

L'ŒIL DU LAPIN

Ceci est le livre de ma mère comme Les Ritals est celui de mon père. Si vous avez lu Les Ritals, vous y retrouverez tout le monde et quelques autres.

Pourquoi j'ai intitulé ça L'œil du lapin ? Vous le verrez bien, pourquoi. Lisez seulement jusqu'au bout.

*

Dans mon sommeil, j'entends maman bousculer des ferrailles dans la cuisine. Ça veut dire qu'il est l'heure. L'heure de me lever. Maman, elle, est levée depuis longtemps, elle a déjà abattu un tas de boulot, mais tout ça, jusqu'ici, en silence. Elle ne se laisse aller à sa nature, qui est de tout faire valdinguer en fanfare, que lorsqu'est arrivé le moment où je dois me préparer pour l'école. Là, ce tintamarre de cataclysme, c'est les ronds concentriques du dessus de la cuisinière qu'elle vient de cueillir l'un après l'autre du bout du tisonnier et de flanquer sur le côté afin que les flammes lèchent directement le cul du faitout. Les ronds se dandinent trois petits tours avant de s'affaler, fonte sur fonte, sabbat d'enclumes en folie. Par là-dessus la voix grondeuse de maman qui ronchonne et commente au fur et à mesure, pour elle-même ou pour la cantonade, ce qu'elle est en train de faire, qui houspille les choses et la vie, qui se houspille elle-même, avec ce terrible sépulcral accent morvandiau qui me fait toujours penser aux noirs prophètes de malheur de mon Histoire Sainte.

— Eh, tiens donc, saloperie, te vas-t'y bouillir, oui ? Je sais vraiment pas ce qu'a la cheminée, ce matin, elle veut pas tirer, rien à faire ! C'est cette saloperie de temps pourri, aussi, tout est trempé, tout pisse l'eau, les feux veulent pas tirer, et moi qui suis pas en avance, et la patronne qui m'a justement demandé de venir plus tôt parce que c'est grand nettoyage, et ma lessive qui veut pas sécher, pensez, d'un temps pareil, que voulez-vous que ça sèche, de la toile de maçon, qu'il y a rien de plus épais rien de plus dur à nettoyer, je le sens assez dans mes pauv' bras, et après ça veut même pas sécher, mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu, qu'est-ce qui m'a pris de prendre un bonhomme avec un métier pareil, et encore si seulement ça se rendait compte du mal que ça donne, mais je t'en fiche, lui c'est l'oiseau sur la branche, il arrive, tout de suite les pieds sous la table, si c'est pas fin prêt ça vous ronchonne dans son jargon que j'y comprends seulement rien, et à peine la dernière bouchée avalée, hop, au lit, et tout le mal c'est pour la bonne femme. Ce qu'on peut être bête, quand on est jeune et qu'on connaît pas la vie ! Ah, elle est belle, la vie ! Si c'était pas pour mon fils, comment que je te laisserais tout tomber, moi, le bonhomme et ses chemises pleines de ciment et de jus de chique que rien que de les voir j'en ai le cœur soulevé... Ce que t'as donc pu être bête, ma pauv' Margrite, faut-y, faut-y !... Allons, marche donc, vieille bête, marche !

Les monologues de maman se terminent toujours par « Marche donc, vieille bête ! » (Prononcer « Marrch'don, vièle bête ! »), et en effet, elle marche. Le fracas se fait plus martial, ses savates talonnent le carrelage, tout valse autour d'elle, d'une main elle verse du charbon dans le feu, de l'autre elle donne un coup de torchon à la table... Un tourbillon, maman. Ah, dame, personne pourra dire qu'elle est une feignante ! La voilà qui cogne à la cloison.

— François ! Tu vas être en retard ! Tu vas encore t'en aller sans manger, qu'il y a rien de plus mauvais pour la santé, surtout quand on travaille de la tête.

— Ouais, m'man. J'arrive !

Et puis je me souviens. On est jeudi ! Pas d'école aujourd'hui. Oh, que c'est bon, ça ! Surtout quand ça vous revient juste au dernier moment.

— Hé ! C'est jeudi, m'man ! Y'a pas d'école !

— Déjà jeudi ! Mon Dieu, que le temps passe donc vite ! Jamais j'arriverai à faire tout ce que j'ai à faire... Bon, ben, fais tes devoirs, travaille bien, tâche de me rapporter un carnet un peu moins mauvais à la fin du mois, t'as ton café sur le feu, rajoute du charbon que t'aies bien chaud, et surtout va pas dehors m'attraper du mal, qu'il fait un froid de chien.

La porte claque, l'immeuble sursaute, j'entends maman descendre l'escalier, c'est-à-dire j'entends les terribles coups de talon qu'elle donne à chaque marche, ah mais, c'est qu'elle a du sang de Française dans les veines, maman, et faut que ça se sache.

J'aimerais bien traîner au lit, il y fait bon tiède, quand je remue cette tiédeur fait des ondes et me caresse partout, mais, dès que je suis réveillé, si je ne me lève pas bien vite le mal de tête me prend, et aussi une espèce de cafard sournois. Je m'habille, je me traîne jusqu'à la cuisine, mon bol est sur la table, mes tartines beurrées bien épais, la casserole de café au lait sur le coin de la cuisinière avec sur le dessus cette épaisse peau ridée qui tremblote. Je vide la casserole dans le bol, je mets plein de sucre, je cale contre la casserole vide « Les Mille Nuits et une Nuit », un gros bouquin que j'ai emprunté à la bibliothèque municipale, c'est le bonheur. Je ne sais pas encore qu'au long de ma vie mes plus solides instants de bonheur me seront donnés par la paresse crapuleuse et par le travail frénétique, alternativement, je ne le sais pas encore mais je m'y abandonne d'instinct. Pour l'instant, c'est la paresse.

Je trempe mes tartines dans le café au lait sans quitter le livre de l'œil. J'ai un appétit de loup, mais lire passe avant manger. Je pourrais pas me mettre à table sans avoir de quoi lire, si j'ai pas un bouquin en train je cherche partout n'importe quel bout de papier imprimé avec quelque chose d'intéressant dessus, car en plus il faut que ça m'intéresse. Je lis comme un fumeur enragé fume, j'ai pas les doigts jaunis par le tabac mais noircis par l'encre grasse. Je tourne les pages du bout de l'index, je les effleure à peine à peine, je fais bien attention que des gouttes de café au lait n'aillent pas sauter sur la magique surface large offerte, je supporte pas qu'on souille ce qui se lit. S'il est pour moi au monde un objet sacré, c'est bien le livre.

Je mâche consciencieusement à grosses bouchées spongieuses, on nous a dit à l'école, en cours de sciences nat', qu'il faut mâcher les aliments jusqu'à ce que la salive ait commencé à les digérer, ça me va tout à fait, ça prolonge le tête-à-tête avec le livre, je rumine pesamment tandis que mes yeux courent sur les petits tortillons noirs bien alignés, de gauche à droite, de gauche à droite, et que ma tête vole sur les ailes de l'immense oiseau Rokk au-dessus de cités fabuleuses hérissées de minarets d'or.

Je liche le fond du café au lait froid où dérivent des bribes de pain gonflées comme des noyés, je m'arrache aux « Mille Nuits et une Nuit » après avoir marqué la page d'un bout de journal — il y a des sauvages qui cornent les pages ! Quand j'en rencontre une, j'essaie d'effacer le pli... — et puis, penché sous le robinet de l'évier, je me passe un filet d'eau sur la figure, c'est bien assez, je vais pas à l'école !

*

Si je m'écoutais, je m'affalerais sur mon lit avec les « Mille Nuits... », mais la trouille du prof, et aussi de maman, est là qui me mord au cul. Non, pas tellement la trouille. Plutôt le besoin de faire ce qui doit être fait, d'être un mec normal, bien à sa place, pas en porte à faux. Mon boulot, c'est d'étudier, j'ai gagné une bourse pour ça, déjà que les garçons de mon âge sont depuis longtemps au travail sur les chantiers, dans les garages ou à l'usine et me font sentir leur mépris de travailleurs responsables pour l'espèce de moujingue prolongé qui va encore à l'école... J'ouvre mon cartable, j'installe encrier et porte-plume sur le coin de la table de la

cuisine, je fais le point sur mon emploi du temps bariolé aux crayons de couleur... Merde ! Demain, c'est le jour du devoir de maths ! Ça fait deux semaines que j'ai les énoncés, et voilà, une fois de plus j'ai remis, j'ai remis... Moi qui voulais me lancer dans la rédac à rendre après-demain... Bon, ben, faut y aller.

Un devoir de maths, ça doit être présenté impeccable, rédigé en bon français, si possible élégant, les démonstrations non abrégées, les figures règle-compass-tire-ligne... Et la solution exacte, bien sûr. J'en bave. J'adore les maths, c'est plus beau que tout, plus même que le français, parce que, là, ça parle directement à l'esprit, sans passer par le langage, ses coquetteries, ses tactiques, ses ruses, ses appels au trémolo, ses soucis esthètes. L'implacable beauté d'une démonstration rie et rac me transporte d'aise, la vérité m'éblouit, j'ai vu fonctionner un rouage du grand Tout, je les ai donc tous vus car tous procèdent de la même logique, tout se tient, tout est nombre, le nombre exprime tout. Ça, au moins, je l'ai bien compris. Hélas, j'aime les maths, les maths ne m'aiment pas. Ne m'aiment plus. Le divorce s'est fait, va savoir comment, va savoir pourquoi. Jusqu'aux sections coniques, à l'équation du deuxième degré à une inconnue, « $ax^2 + bx + c = 0$ », c'était la voie royale. La révélation de ce que cercle, ellipse, parabole, hyperbole et même ligne droite ne sont que les produits successifs d'un cône coupé par une série de plans m'avait ravi tout d'abord, et puis satisfait, comme quand tu tombes enfin sur la paire de chaussures qui te va juste bien aux pieds. J'y voyais un aspect éloquent de la structure intime de cet espace où nous ramons, une conséquence fatale des lois qui le gouvernent, c'était lumineux, il ne pouvait pas en être autrement... Et puis, peu à peu, bien que ma gourmandise, ma curiosité et mon besoin que tout tienne bien ensemble soient demeurés aussi vivaces, mes progrès s'étaient enlisés dans un marécage visqueux, de plus en plus visqueux... Les logarithmes, je crois bien. Et la trigonométrie. Ça devenait de la technique, une espèce de cuisine supposée nous faciliter la tâche, et moi, j'ai eu beau vouloir me cramponner, j'ai décroché. Les maths n'avaient plus le même goût. Peut-être la puberté. L'enfant surdoué trahi par le jus de ses couilles... Enfin, bon, le marécage s'est fait mur, un mur contre lequel j'ai buté, et je me suis laissé aller. Je n'étais qu'un « littéraire j'avais atteint les limites »

de mon petit outil à raisonner, il me faudrait me contenter de faire joli avec des mots et ce qu'on appelle des idées, c'est-à-dire des paradoxes habilement maniés. Ça, je sais faire.

N'empêche, j'avais connu le jardin enchanté, j'en avais été chassé mais j'en gardais la nostalgie. Un littéraire, bon, puisque mieux ne puis, mais pas un charlatan. Il me faut de la logique et de la rigueur, les idées doivent s'enchaîner l'une à l'autre, impeccablement, comme des théorèmes. Du style, soit, du romantisme, de l'image, de la fougue, et même de la rage, et même du rire, mais au service de l'Idée, qui ne saurait être que de cristal.

Avant d'attaquer la corvée de maths, je lis le sujet du devoir de compo française, il m'est tombé sous l'œil, c'est une disserte.

« Qu'évoque pour vous la commémoration de l'Armistice du 11 novembre 1918? Si une nouvelle nation de proie menaçait la paix du monde, seriez-vous prêt à faire le sacrifice de votre vie pour sauver votre patrie et la civilisation ainsi que l'ont fait vos aînés ? »

Oh, mais, dis donc ! Chouette sujet ! Celui-là, je le possède à fond, celui-là ! Ils nous filent ça comme rédac parce que ça va bientôt être l'anniversaire de l'Armistice et qu'on vient juste de faire cadeau de la Tchéco à Hitler pour pas qu'il nous rentre dans le chou, et maintenant on se demande si on n'a pas fait les cons, vu que, Hitler, il est aussi grande gueule qu'avant... Oh, mais, j'ai des tas de trucs à dire, moi ! Des tas de trucs qui tournaillent dans ma petite tête depuis pas mal de temps, qui se cognent aux murs et voudraient bien trouver la sortie. Ben, la voilà, l'occasion ! Du coup, ça me démange de m'y mettre. Et merde, tant pis pour le devoir de maths, je le ferai cette nuit, ou pas du tout, ça me fera un zéro, un de

plus, encore des angoisses, aïe, on s'y habitue jamais, aux angoisses...

*

J'attaque la rédac. Ça va vachement bien, ça galope. Ça galope tellement que ça se bouscule, ni queue ni tête, je me paume dans les chemins de traverse, faut mettre de l'ordre dans tout ça. Oui. D'abord, la liste des « idées ». Tout ce qui me vient, comme ça vient, à la queue leu leu. Ensuite, le plan. Tel qu'on m'a appris pour le certif, introduction, milieu, conclusion. C'est vrai que ça aide vachement. Quand t'as pas d'idées, ça te les fait venir. Quand t'en as trop, que t'es excité comme un pou, comme voilà moi en ce moment, ça te les met en place. Voilà, c'est fait, je vois tout à fait clair, je jubile, ça va gicler.

C'est là que Roger fait son entrée. Placide. Hilare.

— Tu t'amènes ? On va faire un tour de marché.

— Ben... J'ai du boulot.

— Oh, dis, eh, fais pas chier. T'as toute la journée. On traîne sur le marché. On mate les camelots, le soldeur de literie, douze grands draps, douze taies d'oreiller, douze serviettes-éponges grand luxe, douze gants toilette assortis, une nappe, douze serviettes table, douze torchons cuisine, douze serpillières, et tiens, comme prime et comme cadeau, sans supplément de prix sans que je vous demande un rond de plus, le dessus-de-lit à volants imitation satin, couleur au choix, et tiens, je peux plus m'arrêter, les deux coussins pur velours de soie avec sujet artistique brodé couleurs au choix « Fleurs des Champs » ou « Chatons » qui transformeront votre chambre à

coucher en salon de la marquise, pour cette superbe collection d'une valeur marchande de vingt mille francs et je pèse mes mots, vingt grands billets, mesdames, je pense que vous êtes d'accord, vous êtes connaisseuruses, ça les vaut, mais oui, madame, vous avez raison, je m'adresse aux vrais connaisseurs, à ceux qui savent reconnaître la belle marchandise, les autres je les ignore, eh bien, pour toute la magnifique collection qui fera honneur à votre foyer et à votre bon goût je ne vous demanderai pas vingt mille francs, je ne vous demanderai pas dix mille francs, je ne vous en demanderai pas cinq mille, pas deux mille, pas mille, je ne vous demanderai que la ridicule somme de neuf cent quatre-vingt-quinze francs, c'est complètement dingue, je sais pas ce qui me prend, c'est parce que j'en ai marre, j'arrête, je liquide, je bazarde, profitez-en avant que je me reprenne, et tiens, je m'en fous, j'ajoute en plus, en hommage aux beaux yeux de la première personne qui me fera signe, cette adorable poupée, cheveux naturels, jupe plissée soleil, paillettes or dix-huit carats, que vous mettrez sur votre superbe dessus-de-lit entre vos deux magnifiques coussins, allons, mesdames, qui m'appelle ? Allons !

Plus loin il y a le casseur d'assiettes, plus loin le marchand de loupe-microscope-binocle-longue-vue dans le volume d'un couteau de poche...

On s'en lasse pas, mais on n'est plus des mêmes, on mate que d'un œil, l'autre scrute et traque la gonze, la créature de rêve perdue dans la foule qui, rien que de l'imaginer, nous fait d'avance cogner le palpitant. Quand on en aperçoit une, une dans nos âges, sans sa mère au rempart, ce qui est assez rare, on se pousse du coude. A vrai dire, on n'ira pas beaucoup plus loin. Mes quinze ans sont d'une connerie paralysante devant la femme et son mystère, quant à Roger, qui n'en a

que douze mais fait beaucoup plus, il en est encore à leur plaquer la main au prose en rigolant de bon cœur, elles se retournent, la baffe prête, et puis fondent dans le rayon vert et s'en tirent en haussant les épaules avec accompagnement de moue méprisante, la bête est ferrée, suffirait d'un coup de poignet, mais on est vraiment trop cons, on reste là à ricaner, puceaux à ce point-là c'est pas permis.

— Merde, déjà une heure ! Faut que j'y aille, je vais me faire ramoner, mon vieux veut que je l'aide à lessiver un plafond, c't'aprèm'.

Le père de Roger est peintre en bâtiment. Je trouve maman en train de manger, elle avale sa viande hachée et ses nouilles debout, elle a presque fini. Elle allume le gaz sous mon bifteck, me remplit l'assiette de nouilles qu'elle arrose de jus de je ne sais quoi mais qui sent bon, elle lave son assiette tout en mâchant la dernière bouchée, finit son verre de vin coupé d'eau chaude qu'il y a rien de meilleur pour la santé, elle ôte de son cabas de toile cirée tout râpé ses savates du matin, savates pour les ménages, et les remplace par ses sabots de lessives, son tablier en toile de bâche et sa pèlerine de laine noire parce que, le soir, le froid vous tombe sur les épaules, y a rien de plus traître.

— Tiens, je t'ai acheté des belles pêches au marché. Elle me les avait mises de côté exprès. Y a quand même du bon monde. T'as aussi des bananes. Travaille bien. Laisse pas mourir le feu, que j'aie bien chaud en rentrant. Tu diras à ton père que la soupe est prête, il aura qu'à la mettre à réchauffer, aujourd'hui je vais boulevard de Strasbourg, je vais pas rentrer de bonne heure et je serai tellement crevée que je sais pas si j'aurai envie de manger.

Elle a la main sur la poignée de la porte, elle hésite, se tourne vers moi et dit :

— Si des fois...

Je la vois tout embarrassée.

— Quoi, m'man ?

— Je voulais dire... Oh, et puis, non. T'as ton travail à faire. T'occupe pas de ça. Allez, à ce soir.

— Mais non ! Dis-moi. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu voudrais que je vienne te donner un coup de main boulevard de Strasbourg, c'est ça ?

— C'est tellement dur, cette mécanique ! Bien trop dur pour une femme. Et ça me fait perdre un temps !... Et après me faut dix minutes pour que mon cœur arrête de me sauter dans les côtes comme une vieille chèvre.

— A quelle heure tu veux que je vienne ?

— A cinq heures, c'est là qu'il faut pomper. Mais pas plus tard, parce que ça serait plus la peine, je l'aurais fait toute seule. Mais te dérange donc pas, je veux pas que ton travail d'école soit pas fait à cause de moi.

— T'en fais pas. J'y serai à cinq heures. Cette fois, elle est partie. Coup de canon de la porte du palier, coups de talons sur chaque marche de l'escalier, coup de canon de la porte des chiottes qu'une saloperie de feignant a laissée grande ouverte, commentaires à voix vengeresse de cet incident le long des trois étages, coup de canon de la porte sur la rue, elle est vitrée, celle-là, l'immeuble sursaute une dernière fois sur ses fondations, maman est en route.

*

Ma rédac, ça galope. J'ai toujours eu plaisir à écrire. Enfin je veux dire, une fois que j'ai réussi à me mettre en train. C'est ça le plus dur : se forcer à s'y mettre, à s'asseoir devant le papier. Et après, la première phrase. Oh, les heures devant la saloperie de feuille quadrillée, les sales heures desséchantes, les porte-plume mordillés, hachés, les petits dessins dans tous les sens — toujours de longs trucs pointus : épées, brins d'herbe, cornes de licornes, paratonnerres, je commence par un trait, bien droit bien droit, et puis un deuxième, tout près, presque parallèle mais pas tout à fait, je les prolonge je les prolonge, ils finissent par se rencontrer, ça ne fait plus qu'un seul trait que j'essaie de rendre de plus en plus fin, et après, ce long machin pointu, je lui mets à l'autre bout une poignée d'épée, ça fait une épée, ou une tête de cheval, ça fait une licorne, ou une petite maison, ça fait un paratonnerre, un paratonnerre vingt fois haut comme la maison, ou je l'épanouis en pieds de tour Eiffel, ou j'en fais plein d'autres à côté, ça fait une touffe d'herbe, tout ça en pensant complètement à autre chose, hélas à des conneries, à des rêvasseries, pas à ma rédac. De temps en temps j'émerge, je me dis merde, encore une heure de foutue, j'ai rien fait, rien de rien, oh, merde, merde, merde... Horrible. Jamais je démarrerai, jamais. Je sais de quoi je veux parler, j'ai tout ça bien en tête, bien en main, mais le démarrage, merde, le démarrage... Et puis je me retrouve, trois heures après, devant un fouillis de feuilles de brouillon couvertes de mots qui se courent au cul et de ratures exaltées, va savoir comment ça s'est fait, et je gribouille et je gribouille, impossible de m'arrêter, j'en ai toujours à dire, en pleine transe en plein galop je suis, ça s'enclenche l'un derrière l'autre à toute vibure, tagada, je grimace, je mime, je jubile, je me fends la gueule tout seul de ce que ça marche si bien... Je sors de là pompé, complètement lessivé. Aussi crevant qu'une grosse branlette, sauf qu'au lieu du remords qui te bouffe le ventre j'ai la grosse puissante giclée d'orgueil du gars qui a écrasé la gueule au monstre. J'ai gagné, bon dieu, j'ai gagné ! Je comprends rien à comment ça s'est fait, j'ai même pas vu à quel moment ça a pris le vrai départ, l'impression que c'est pas moi, que j'y suis pour rien, le contact main-cerveau s'est enclenché tout seul, je me réveille, et voilà, le boulot est fait, il est plus à faire, et l'enfant est beau, parfaitement.

Mais aujourd'hui, le démarrage, il me démangeait la pogne, l'encre me dégoulinait au bout des doigts. Aujourd'hui, ah, aujourd'hui j'ai pas dessiné d'épées ni de licornes, j'ai pas sué l'angoisse sur le papier à gueule de raie. Aujourd'hui, c'est tout de suite parti en bombe, j'ai tout balancé, qu'est-ce que je leur ai mis !

J'ai pas gardé le brouillon. Est-ce que j'ai fait un brouillon, seulement ? Me rappelle même plus. Mais j'ai tout là, dans ma tête, si pas les phrases exactes, au moins ce qu'elles racontent. Parce que, ces temps derniers, justement, j'ai compris une chose, une chose qui était au fond de moi, silencieuse et vigilante, depuis longtemps, sans doute depuis toujours, mais qui restait tapie dans le noir et qui maintenant est montée en pleine lumière, et veut absolument sortir, et se cogne aux murs de ma tête.

Cette chose, c'est l'épouvante que j'avais quand ma tante, placide, souriante, arrachait d'un couteau preste l'œil du lapin vivant pendu par les pattes au-dessus de la bassine, PARCE QUE C'EST MEILLEUR : il faut que le lapin soit vivant jusqu'au bout afin que les veines se vident bien de tout leur sang. Le lapin gigotait, ma tante le maintenait, pas que le sang s'égoutte ailleurs que dans la

bassine, saprée sale bête, va ! Et moi je hurlais, je courais loin loin, je courais, mais ce lapin était dans ma tête, je l'emportais avec moi, je courais et il gigotait dans ma tête, au bout de ses pattes de lapin qu'étirait la ficelle, je n'étais qu'horreur et hurlement, je comprenais pas qu'on PUISSE faire ça, je comprenais pas qu'on puisse avoir vu ça et vivre, sûr que j'allais mourir, et mes cousins qui se foutaient de la gueule du Parisien aux nerfs de fillette, qui me couraient au cul et me traquaient dans le trou où je m'étais abattu, tremblant de tous mes membres et m'arrachant les joues de mes dix ongles, et qui me chantaient, les lourds connards :

*C'est l'Françoué,
Bigadoué,
Qu'a d'la marde au bout des doués,
Il les torche après les murs
Et dit que c'est d'la peinture !*

Et aujourd'hui, je sais. JE HAIS la mort. Voilà. C'est tout. Je suis un sensiblard, une gonzesse, je suis le Françoué Bigadoué qu'a d'la marde au bout des doués, et je hais la mort. Je hais ceux qui la donnent, ceux qui la donnent légèrement, ceux qui la donnent distraitement, ceux qui la donnent pour que la sauce du civet soit meilleure, ceux qui la donnent pour faire joujou, ou pour se prouver qu'ils sont des hommes et qu'ils ont des couilles au cul, ou pour la Cause (il y a toujours une Cause qui vaille qu'on tue, et qu'on meure), ceux qui la donnent parce que c'est le seul moyen, ceux qui la donnent pour le sport, pour la gourmandise, pour la coquetterie, pour tuer le temps... Ceux qui la donnent pour le fric, ceux qui la donnent pour l'honneur.

Toute mort est ma mort, qu'on écrase l'escargot ou qu'on achève les blessés, qu'on chasse le canard sauvage en devisant aimablement ou qu'on bombarde l'hôpital...

Je hais ceux qui l'acceptent et ceux qui l'exaltent, ceux qui l'honorent comme « l'autre face de la vie, son complément obligatoire » — paradoxe miteux ! — et ceux qui la parent des prestiges de l'héroïsme du « don suprême »... La mort est une saleté, un point c'est tout. La mort est l'horreur absolue. Savoir que toute vie n'est que prélude à la mort ne peut que faire hurler de rage tout être conscient. Si un dieu a vraiment CRÉÉ ça, je hais ce Dieu, je lui réserve la totalité de ma capacité de haine et je le haïrai à chaque seconde de ce piège à con qu'est ma putain de vie mortelle... Mais un dieu ne PEUT PAS avoir VOULU une telle insanité. Il n'y a pas de dieu. Seuls des hommes, des petits hommes dévorés de peur, ont pu imaginer dans leur esprit tordu, dans leur impuissance à comprendre et à admettre, qu'un dieu tout-puissant ait pu vouloir ça, un dieu à leur image, à leur sale merdeuse image, un dieu capable d'attacher le lapin vivant par les pattes de derrière et de lui arracher l'œil pour que la sauce du civet soit bien réussie.

Il n'y a pas de dieu. Heureusement.

Mais il y a les hommes. Hélas.

Je hais les phraseurs, ceux qui osent habiller la mort, cette hideur grouillante, de mots menteurs, ruisselants de pourpre et de dorures. Je suis et je serai, je me le jure, ce qu'ils appellent un lâche. Car ce sont des cons et des salauds. Pour employer le mot lâche, pour oser le jeter sur quelqu'un, il faut être un con et un salaud.

Tout au long de ma scolarité, on a exalté le courage. On m'a conditionné au

courage. Eh bien, on a échoué. Le Cid et sa « mystique de l'honneur », rien à foutre. «A moi Auvergne, voilà l'ennemi! », rien à foutre. Chacun veut que tous les autres soient courageux pour faire autour de lui un rempart de héros, et aussi pour l'aider lui-même à n'avoir pas trop peur... Le courage n'est ni une vertu, ni un truc sublime. Le courage peut être utile en certaines circonstances, nuisible en d'autres, beaucoup plus souvent nuisible. Pour la survie de l'individu concerné, je veux dire.

Ah, mais non ! Ah mais, pas du tout ! L'individu n'est rien, le groupe est tout. Pourquoi ? Parce que. Cela va de soi, monsieur le raisonneur, monsieur l'égoïste, monsieur le trouillard. Cela ne s'explique pas, ne se raisonne pas, ne s'ergote pas. Cela se SENT. Quand on a du cœur au ventre et des couilles au cul. La Patrie transcende l'individu. Tu lui dois tout, à commencer par ta vie. Ou la Cité, comme disaient les Grecs, ou l'Humanité, ou la Cause, ou la Révolution, le Progrès... Ah, j'oubliais : ou Dieu, qui ne t'a donné la vie que pour voir si tu sauras la vouer à Sa plus grande gloire et au besoin la sacrifier pour Lui plaire...

Et moi je dis non, non. Je suis là par hasard, j'ai appris que je ne suis qu'un infime atome perdu dans l'espace et le temps, que des milliards de milliards d'êtres vivants et de combinaisons de hasard m'ont précédé, qu'un tout petit hasard en plus en moins et je ne serais pas moi, que je vais vivre brièvement, difficilement, tragiquement, et qu'après moi, sur mon fumier, l'évolution continuera, je sais tout ça ET JE M'EN FOUS. Je ne suis qu'un maillon de la chaîne, et je m'en fous. Je suis MOI. Et personne d'autre ne l'est, ne le fut, ni ne le sera ; je ne suis sûr que de mon existence à moi. Je n'ai aucun devoir envers la chaîne, je n'ai rien demandé, je suis là, pas pour longtemps, ça m'amuse et même ça me passionne d'apprendre comment tient ensemble et fonctionne l'Univers, comment il a évolué, comment la vie, puis la conscience et la pensée, y sont apparues, mais je ne me sens en rien responsable de tout ça, ni solidaire des autres hommes. Je suis une bête solitaire, (là, je suis content de moi : « bête solitaire », ça a de la gueule, merde. Du Vigny !).

Ce qu'évoque pour moi l'Armistice du 11 novembre ? De la boue. Toute mon enfance a été baignée dans cette guerre de boue. Les monceaux de « L'Illustration » des années de guerre que j'ai dévorés, ces sinistres photos de « poilus » et de tranchées, ces arbres éclatés, ces déserts de gadoue semés de cadavres (de cadavres boches !) où l'eau croupissait au fond des trous d'obus... Et puis j'ai lu Barbusse, Dorgelès, « A l'Ouest, rien de nouveau »... Eh oui, mes professeurs, c'est vous qui me les avez conseillés. J'ai découvert les numéros spéciaux d'un journal de rescapés des tranchées, le « Crapouillot », parce que les titres me disaient que, là, je trouverais la vérité : « Le Sang des Autres », « La Guerre Inconnue », « Les Fusillés pour l'Exemple », « Les Marchands de Canons » (Il s'agit, bien entendu, du « Crapouillot » des années trente. Rien à voir avec ce qui se cache derrière le titre actuel !)

Cela éclairait pour moi les souvenirs de ma mère, qui avait vécu la guerre à Paris et en parlait trop, et les silences de mon père, qui l'avait vécue au front et ne voulait pas en parler. Je trouvais révoltants, injurieux, obscènes, ces superbes portraits en couleurs de « nos glorieux généraux » offerts en hors-texte, ces têtes posant à la virile pour la photo, ces képis ceints de lauriers, ces médailles, ces moustaches bien cirées, et même ces cadres dorés imprimés autour afin que les pauvres gens les accrochent au mur à côté du crucifix. Les pauvres gens, ceux

dont l'homme du foyer croupissait de peur dans la merde et les poux, et ne reviendrait peut-être pas.

Mon horreur grandissait, et ma rage, et mon dégoût. Toujours l'œil du lapin. Des hommes FONT ça. Des hommes ACCEPTENT ça. Ceux qui n'acceptent pas, on les laisse gueuler tant que ça n'a pas d'importance. Le jour où ils gênent, on les tue. Comme Jaurès. La guerre, au fond, ILS AIMENT ÇA. Ils proclament le contraire, mais ils mentent, ou ils ne se connaissent pas vraiment. Ils aiment ça. Ils aiment gagner, ils aiment risquer, ils aiment avoir peur, ils aiment s'exciter la gueule tous ensemble, en foule, et perdre les pédales, et laisser la responsabilité aux chefs, et quitter la femme, les gosses et le travail chiant, ils aiment se faire des souvenirs formidables pour quand ils seront vieux, ils aiment les médailles et les cérémonies, ILS AIMENT LA MORT.

S'ils étaient sincères, s'ils déploreraient vraiment l'épouvantable tuerie qu'a été la guerre de 14-18, alors le 11 novembre serait un jour public de deuil et de honte, la honte de n'avoir pas été capables de construire un monde d'où la guerre serait bannie. Or, qu'est-ce que le 11 novembre ? Qu'est-ce, officiellement ? LA FETE DE LA VICTOIRE! Hypocrites ! Ils feignent d'honorer les morts, ils déposent des gerbes, ils inclinent des drapeaux, ils minutent des silences, et vite, vite, le défilé, la fanfare, la liesse ! On a gagné, nom de Dieu ! On leur a mis dans le cul ! **On** a arraché l'œil au lapin, on va pas bouder le civet ! Vive la France !

Ils aiment la mort. C'est pourquoi, le 14 juillet, fête du peuple, en principe, puisque anniversaire du jour où tomba le symbole de l'oppression, tout ce qu'on trouve à leur offrir de plus excitant comme distraction c'est le défilé des armées avec leurs engins les plus destructeurs fièrement astiqués !

Je hais la guerre parce que je hais la mort. Il n'y a pas de guerre juste, il n'y a pas de guerre du droit. Les Léonidas aux Thermopyles se racontent des histoires. Ils ont besoin de l'approbation des autres, ils sont poussés au cul par cette fièvre malsaine que les faiseurs de guerre savent si bien faire naître. « La Patrie en danger ! »... L'Autre, l'ennemi, est toujours une ordure. Mais, pauvres idiots, croyez-vous donc que chaque Boche était convaincu d'être un immonde salaud, un conquérant, un pillard, un assassin qui se jetait sur une innocente proie ? Croyez-vous vraiment que c'est ça que leur racontaient leur empereur, leurs curés, leurs journaux ? Ne pouvez-vous un instant imaginer qu'on les gonflait avec les mêmes boniments pourris qu'on versait à pleins seaux dans vos propres cervelles : le Droit était de leur côté, les Français voulaient bouffer la terre entière, les Français étaient des fourbes, des lâches, des coupeurs de mains de petits enfants, leurs femmes des salopes et leurs fils des apaches... Et si l'Allemagne avait gagné, eh bien, aujourd'hui c'est elle qui remercierait Dieu d'avoir donné la victoire au Droit et à la Civilisation, eh oui.

Je hais la guerre. Elle est la preuve hurlante que nous ne sommes que des sous-hommes, aussi arriérés mentalement qu'à l'âge des cavernes, des brutes avec en main de formidables moyens de destruction. Je ne sais plus qui a dit qu'un pays qui a besoin de héros est un pays fichu, ou quelque chose comme ça. Il est vrai que cet auteur se dépêchait d'ajouter, pour la symétrie et pour rattraper le coup : un pays qui n'en a pas est aussi un pays fichu. Non. On n'a pas besoin de héros. On a besoin de dirigeants qui ne nous mettent pas dans le cas d'en avoir besoin. Or, toute la politique entre pays est dominée par la guerre. Elle est là, silencieuse,

elle ne dit rien, mais elle pèse de tout le poids de son gros cul, elle est le Suprême Recours, elle est le Chantage.

La guerre est une institution parmi nos institutions, elle est un métier, un métier plus qu'honorable, un métier prestigieux. Elle s'enseigne dans des écoles spéciales. C'est la guerre qui procure la gloire la plus haute, c'est à des généraux vainqueurs qu'on dédie nos plus belles avenues. Ils aiment la mort.

Il semble bien qu'en ce moment même, novembre 1938, une nouvelle guerre soit inévitable. Les journaux et la radio nous y préparent, nous la martèlent avec des trémolos et des « hélas, hélas ! » hypocrites. Cette guerre, on a fait tout ce qu'il fallait pour qu'elle se produise. Depuis vingt ans. En pleine guerre, en 1917, exactement, les buts de guerre avaient changé. Il ne s'agissait plus d'écraser l'Allemagne et l'Autriche pour se partager colonies et marchés, mais bien d'écraser la révolution bolchevique ou tout au moins de l'empêcher de contaminer les ouvriers du monde entier. Mais ça, on ne l'a pas dit. On ne s'en est pas vanté. On a fait semblant de continuer comme avant mais, une fois l'Allemagne vaincue, on a préparé la future croisade, dont l'Allemagne serait le fer de lance. C'est pourquoi le traité de Versailles a complètement démoli l'empire d'Autriche, qui n'avait qu'une armée d'opérette, et a très peu puni l'Allemagne prussienne, tout en s'arrangeant pour que le peuple allemand se croie puni très fort et soit très en colère. On espérait utiliser cette colère contre les bolcheviks, le moment venu. Il semble bien que le moment est venu. Les Allemands, gonflés par leur Hitler (si ce n'était pas lui c'en aurait été un autre), ont déjà envahi l'Autriche et la moitié de la Tchécoslovaquie. Il n'y a plus de ligne de forteresses entre eux et la Russie bolchevique. Il leur faudra passer par la Pologne, notre alliée... Y aura-t-il la guerre ? La France, ma patrie, y sera-t-elle mêlée ? Froncera-t-elle un vertueux sourcil ? Déclarera-t-elle la guerre à l'Allemagne, pour la forme, tout en la laissant dévorer l'ogre rouge ? Je ne suis qu'un écolier, je ne puis répondre à cela.

Suis-je prêt à faire le sacrifice de ma vie ? La réponse est simple, directe et immédiate : non. Rien au monde ne vaut que qui que ce soit sacrifie sa vie. La vie n'est pas un bien, une possession, un accessoire qu'on peut sacrifier, comme on sacrifie de l'argent, une maison ou même un membre. La vie n'est pas, comme on le proclame, le premier des biens. La vie n'est pas un « bien ». Il y a d'abord la vie, et puis il y a, ou il n'y a pas, des biens. La vie, c'est exister. C'est se rendre compte qu'on existe. « Je pense, donc... etc. » Je ne suis plus, je ne pense plus. Je veux ETRE, c'est tout. Si je ne suis plus, rien n'est plus, et prouve-moi le contraire.

« Plutôt mourir dans l'honneur que vivre lâche. » Voilà le poison qu'on nous fait entrer dans les réflexes. On fait de nous des machines à tuer et à mourir. La mystique de l'honneur... L'œil du lapin, oui ! Et moi, j'affirme que quand on est mort on est mort, et que rien ne peut être pire. Alors que vivre lâche, infâme, bourrelé de remords... C'est sans doute inconfortable, mais ça vaut le coup d'essayer. Rien que pour voir. Il sera toujours temps de me suicider si vraiment c'est insupportable. Le maréchal Bazaine, à ce que j'ai appris en cours d'histoire, après avoir trahi de la façon la plus répugnante et avoir certainement causé volontairement, par pure ambition merdeuse, la défaite française de 1870 avec toutes ses épouvantables conséquences, est mort tranquillement dans son lit. Le général Bernadotte, après avoir trahi la France et participé activement à l'écrasement de Napoléon à Leipzig, a été honoré en France même et a fini ses

jours comme roi de Suède, un bon roi, paraît-il... Il semble donc bien que l'épouvantable remords du traître ne ronge que les simples soldats.

Je n'ai aucune vocation à trahir, simplement je ne veux pas me battre. Je préfère vivre esclave, humilié, mutilé, volé, vaincu, battu, cocu que ne pas vivre. Les gens parlent légèrement de la mort, de leur mort, parce qu'ils ne l'imaginent pas. Pas vraiment. Ils se voient étant morts, honorablement morts, ils oublient qu'ils ne verront rien du tout. Ils dégustent d'avance leur « belle » mort. Ils se voient criant « Vive la France ! » juste au moment de la salve (si la salve est en retard, t'as l'air fin !)...

Leurs guerres, ça ne me regarde pas. S'ils remettent ça, c'est leurs oignons. Ils font leurs petits Machiavel, s'emmêlent les pieds dans leurs calculs tordus, et après c'est « La Patrie en Danger ! Aux armes, citoyens ! » Il ne te reste plus qu'à être un merveilleux sublime héros ou un ignoble répugnant lâche, pas de milieu. Tu n'as d'ailleurs même pas le choix : pour les lâches, le poteau et douze balles.

N'ayant aucune vocation à l'héroïsme ni rien à prouver, n'ayant aucune attirance pour les attitudes symboliques, si l'on me force à aller me battre, j'irai. Ma peau avant tout. Mais ne me faites pas dire que j'irai de bon cœur, ah, ça, non ! Et, bien sûr, si je suis acculé au fameux dilemme « tuer ou être tué », je tuerai. Enfin, j'essaierai. Mais ne me faites pas chanter ça comme une victoire. Ayant tué, je pleurerai toutes les larmes de mon corps, je pleurerai sur l'œil du lapin.

Mais, ne manquera-t-on pas de m'objecter, que tu le veuilles ou non, tu fais partie de la société humaine, tu es membre d'une communauté, qu'on l'appelle patrie ou autrement, elle t'apporte le travail des autres, leur science, leurs techniques... Tes besoins satisfaits, ton confort, ta sécurité, tu les dois à la vie en commun. Tu dois donc en partager les devoirs, et d'abord le plus sacré de tous : donner ton sang pour la survie du clan.

Oh, mais non ! Mais pas du tout ! (Ça, c'est moi qui contre-objecte.) Les avantages qu'elle m'apporte, la société, je les paie en lui donnant à mon tour mon travail, mes talents si j'en ai, en m'instruisant pour être à même de lui donner le meilleur de moi-même. Tant que cette association Société-Moi est avantageuse pour chacun des deux partenaires, c'est parfait, je ne triche pas, je participe, je me dépense de bon cœur et je jouis de la lumière électrique, de l'eau courante et du métro en toute bonne conscience : j'ai fait ma part, je touche ma part. C'est mon Contrat Social à moi. Mais si l'on exige soudain de moi qu'en échange de ces petits avantages je donne mon droit à l'existence, ça ne va plus... L'eau courante ne vaut pas ça. Marché de dupes. Quand je dis « la vie », ça peut être les deux jambes fauchées, ou la gueule arrachée, ou les yeux perdus, ou... C'est payer trop cher la lumière électrique et les tartines du petit déjeuner, que j'estime avoir déjà amplement payées par mon travail.

Mais si tu ne tues pas les méchants, ce sont eux qui te tuent !

Si un méchant m'attaque, c'est mon affaire. Si l'on me dit qu'il y a en face soixante millions de méchants et qu'ils m'attaquent moi, personnellement, je demande à voir. Ils ne m'attaquent pas, ils attaquent un monstre abstrait qui s'appelle « l'ennemi ». Ils sont comme moi, ils doivent obéir et faire semblant d'être furieux et enthousiastes. Sinon, douze balles. Sans doute y a-t-il parmi eux, comme parmi nous, des professionnels de la guerre, des militaires, pour qui une guerre est l'occasion de gagner des médailles et du galon, et peut-être son nom sur

une plaque de rue. Sans doute il y a aussi des excités, de la graine de héros, des enragés du risque, des amoureux de la mort donnée et reçue, des romantiques à deux ronds qui se gargarisent de mots comme : « panache », « défi », « crâne », « glorieux fou », « risque-tout », « honneur », « gloire », et autres tintamarres flatteurs.

Ils en arrivent à se persuader que ce qui fait mal et qu'on est forcé de subir est une friandise délicieuse. Que la virilité se prouve en marchant à la rencontre des mitrailleuses et en enfonçant sa baïonnette dans un ventre tout chaud. J'ai lu dans les journaux que les combattants de la guerre d'Espagne, aussi bien de droite que de gauche, ont pour fière devise « Viva la Muerte ! », ce qui veut dire « Vive la Mort ! » Vantardises. Rodomontades. Guili-guili à la tête de mort. Panache, toujours. La vérité, c'est que les vaillants combattants de 14-18, on les soulaient à mort avant l'assaut, et même on y mettait de l'éther et d'autres trucs qui les rendaient dingues, c'est mon père qui me l'a dit. Sans parler des officiers veillant, revolver au poing, à ce qu'aucun ne reste en arrière... C'est ça, l'héroïsme ?

Les héros, ce sont les journaux qui les fabriquent, après coup, et les discours devant les monuments aux morts. La guerre est une monstruosité, une honte que rien, jamais, ne justifie. Tous les gouvernements, sous prétexte de défense, préparent la guerre; comme ils l'ont toujours préparée, et ils la feront, comme ils finissent toujours par la faire, toujours, toujours. On nous disait: «Après la terrible tuerie de 1914, les hommes ne seront plus jamais assez fous pour faire la guerre. Elle serait trop épouvantable. 14-18 fut vraiment la Der des Ders, notre sacrifice n'aura pas été vain. »

Pourquoi, alors, les nations de l'Europe n'ont-elles jamais été aussi formidablement armées qu'actuellement ? Il se peut que la prochaine soit la fin de la civilisation, et peut-être de l'espèce humaine, mais ELLE AURA LIEU. Une guerre a lieu, quand l'un des adversaires est persuadé, à tort ou à raison, qu'il PEUT la gagner. En général, les deux le sont. Pourtant, il y a toujours un vaincu. Donc, quelqu'un s'est trompé. En 1914, chaque belligérant était, au départ, persuadé de la victoire. Pourtant, l'Allemagne, l'Autriche et la Turquie ont été battues. Le tsar de Russie y a laissé son empire et sa vie. Et les vainqueurs ne sont pas si vainqueurs que ça puisque nous voilà de nouveau en pleine menace de guerre, et contre les vaincus d'hier !

Je suis un lâche. Je ne dis pas : « ... et j'en suis fier », je n'ai pas le goût du paradoxe mondain. Je suis un lâche, j'aime ma peau par-dessus tout, je suis douillet, avant même que l'on commence à me torturer je donne tous les noms. Je suis imperméable à la « religion de l'honneur » qui n'est qu'un attrape-nigaud destiné à faire de nous de la chair à canon docile et même enthousiaste. Mon échelle des valeurs n'est pas la vôtre. Si les imbéciles qui nous gouvernent s'emmêlent les pieds dans leurs lourds machiavélismes et si l'épouvante recommence, je me ferai rat. Seuls, les rats survivent. Vivent les rats !

La vie, ma vie, le fait que j'existe et que je sois là à le constater, m'est un perpétuel étonnement, un émerveillement. Et qu'il y ait tant de vie autour de moi, tant et tant de vie ! Que je vois ou que je ne vois pas, mais je sais qu'elle est là. Du microbe à l'éléphant, du poisson à l'hirondelle, et papa, et maman, et mon pote Roger, et les filles, toutes ces filles... Incroyable, non ?

La mort est inévitable ? Soit. Je crèverai. Le plus tard possible. Et pas de bon cœur. Ah, ça, jamais. Si un Créateur a vraiment créé la mort, cette horreur

raffinée, qu'il sache que je lui crache à la gueule.

P.S. : Je croyais m'être éloigné du sujet mais, à la relecture, je m'aperçois que non, tout ça se tient, je pourrais remplir encore quelques pages mais il faut savoir s'arrêter.

Point final.

*

Ça m'est sorti tout d'une traite. Je lève le nez, ça clignote, les oreilles me brûlent, je dois être tout rouge. Enfin, disons, un peu abricot. Une de ces envies de pisser ! Au moins trois heures que je me retiens, sans même m'en rendre compte ! Je suis content. En même temps, j'attends la baffe. Qu'est-ce que je leur mets ! Ça va faire scandale. Non, plutôt, le père Bernadac, le prof de français, va me rendre ça du bout des doigts, comme un papier-cul merdeux, et me coller un méchant zéro. Oui, c'est sûrement ça qu'il va faire. Lui, la guerre, il en revient, comme tous les profs et les instits que j'ai pu avoir, et naturellement faut pas la lui dédorner, sa guéguerre. Ils en ont tous bavé, le prof d'hist' nat' a eu les jambes fauchées par une mitrailleuse, il se traîne entre deux béquilles, on l'appelle « Bamban ». Le dirlo, le père Hachet, on l'appelle « Phalo », va savoir pourquoi, y a laissé un bras, le gauche, ils lui en ont mis un en fer, il porte ça très noblement, n'empêche qu'on l'envie pas. On l'appelle « Bras-de-Fer », aussi. Enfin, bon, ma rédac, je suis content de la leur balancer en pleine gueule, même si ça doit me faire virer ou s'ils décident de ne pas me présenter au Brevet. C'que j'en ai à foutre, du Brevet ? Je veux pas devenir bureaucrate. Et d'abord, j'aurais dû le passer l'an dernier, le Brevet, mais j'étais en avance d'un an, rien à faire pour avoir une dispense, seize ans c'est seize ans, alors en attendant mes seize ans je redouble. Et je m'emmerde. Plein le cul, de l'école. Les maths veulent plus de moi, en histoire-géo et sciences on refait le même programme, tu parles si c'est excitant...

Allez, demain je rends la rédac, plus qu'à attendre les remous. **De** toute façon, j'ai dit ce que je pense, et merde, une fois de temps en temps, ça fait du bien.

*

Avec tout ça, il est cinq heures, et moi qui ai promis à maman que j'irais lui donner un coup de main ! Vite mon blouson, mon cache-nez, je prends mon vélo chez le père Moreau, le bourrelier, y'a que là qu'on risque pas de me le voler, la chienne Diane les boufferait, et vas-y que je pédale vers le boulevard de Strasbourg.

C'est dans une cave. Il fait sombre, juste une ampoule au bout d'un fil au-dessus du bac à laver. L'ampoule fait ce qu'elle peut du haut de ses quarante watts pour percer le gros brouillard, mais elle a vite compris. Il fait étouffant, là-dedans, un bain de vapeur, et moite, tu respires du coton mouillé chaud qui fait tampon dans ta gorge. Et ça sent fort, fort et fade, cette vieille odeur de crasse bouillie et de cristaux de soude qui est l'odeur des lieux de travail de maman comme l'odeur du ciment frais est celle des chantiers de papa. Tout à l'heure, ça sentira l'eau de Javel du dernier rinçage. Cette odeur-là, je l'aime. Peut-être parce que maman

répète toujours que l'eau de Javel y a rien de plus sain, ça tue le microbe, on l'a même étudiée en chimie, à l'école, mélange de chlorure et d'hypochlorite de sodium, ça dégage du chlore qui est un antiseptique puissant et un actif décolorant, la science donne raison à maman, et donc pour moi l'odeur de l'eau de Javel évoque des idées de pureté, de propreté, d'antisepsie, de linge bien blanc plié repassé, de chemise fraîche qui glisse sur moi après la douche... Peut-être aussi que l'eau de Javel, pour moi, c'est maman, depuis tout petit cette odeur accompagne maman, la précède, l'annonce, le soir à la Maternelle, quand je restais le dernier que tout le préau était éteint sauf une lampe et que la grosse Madame Casse bougonnait « Toujours les mêmes ! Et moi, j'ai ma soupe à faire, moi ! Moi aussi, je travaille, moi ! » et me faisait peur avec sa moustache, soudain j'entendais les pas, et en même temps je sentais l'odeur, l'odeur de Javel... « Maman ! » Je courais à elle, elle m'enlevait dans ses bras, elle était tout essoufflée, elle disait à Madame Casse qu'elle avait bien cru qu'elle finirait jamais, et que ça glissait dans les rues, elle avait failli tomber vingt fois, des choses comme ça. Et moi je serrais maman très fort, je prenais sa main et je la portais à mon nez, je respirais bien à fond l'odeur de la Javel qui sortait des plis, ses mains étaient toutes ramollies d'être restées si longtemps dans l'eau, toutes molles et toutes blanches, avec des plis très profonds et tout tortillés, comme si il y en avait beaucoup trop, de la peau, et que la main était trop petite dans toute cette peau molle.

Maman me dit « T'es donc venu ? Fallait pas. » Mais je vois bien qu'elle est à bout de fatigue. Les mèches lui sortent du fichu et collent à ses joues, la sueur lui dégouline, elle a encore une grosse lessiveuse qui bout sur le fourneau, elle doit finir ça avant ce soir, lavé, rincé, passé au bleu, étendu sur les fils... Je sais ce que j'ai à faire. Au mur il y a une roue, une grande roue de fonte avec une poignée, et cette roue actionne une pompe qui va sucer l'eau je ne sais où dans les profondeurs et puis la recrache dans le grand bac en ciment. C'est vrai que cette mécanique est lourde comme le diable, une fois lancée elle t'entraîne, si tu ralentis l'eau s'arrête complètement, il ne faut surtout pas descendre au-dessous de la bonne vitesse sinon t'es bon pour réamorcer la pompe, et ça c'est la galère.

Je m'accroche à la roue, et vas-y que je te pompe. Même pour moi, qui suis jeune, pas pourri et pas fatigué, c'est vite essoufflant. Je me dis que maman fait des trucs pareils tous les jours. Je la regarde, elle est en train de prendre les draps dans la lessiveuse avec deux bâtons, et puis elle les fait tomber dans le bac. Les draps sont bouillants, une vapeur énorme sort de la lessiveuse, l'odeur de crasse recuite et de soude me prend à la gorge. Quand elle a retiré le plus gros, elle attrape la lessiveuse par les deux poignées de côté et la voilà qui t'empoigne ça à bras-le-corps et qui te porte tout le bazar fumant bouillant jusqu'au bac et le renverse cul par-dessus tête en s'encourageant à coups de « Marche donc, viéle bête ! » de charretier. Elle est à la fois le cheval et le charretier. Je crie :

— Tu pouvais pas me demander ?

— Toi, tourne-moi c'te mécanique et t'occupe pas du reste. A chacun son métier, les vaches seront bien gardées, comme on dit chez nous.

— Et ton ventre, t'y penses, à ton ventre ? J'ose pas dire « ton éventration », le mot me fout la trouille, un flot de tripaille qui se répand, un ventre béant, vide.

— T'en fais donc pas, tant que mon corset me tient bien, pas de danger. Son petit corset rose acheté sur le marché...

— Les deux bacs sont pleins, m'man. T'en faudra encore ?

— Oh, je crois que ça ira comme ça. Merci, mon grand, tu m'as fait gagner du temps, je suis bien contente. T'as bien travaillé ?

— Ouais, m'man, ça va.

Je me dandine un bout de temps d'un pied sur l'autre. Roger doit être rentré de son chantier. Envie de passer le prendre, on irait voir au coin de chez Sentis s'il y a Brascio, Vapaille et les autres, c'est toujours là qu'ils traînent, le soir, le cul sur leurs vélos, ils déconnent et sifflent les gonzesses...

Je dis :

— Bon, ben, je vais y aller. Maman me fait :

— Tu m'attends pas ? J'en ai plus pour très longtemps. Tu me donnerais un coup de main pour tordre ces bon dieu de draps.

— Ben...

— Oh, je comprends que t'as à faire. Perds pas ton temps, j'y arriverai bien toute seule, va, j'ai l'habitude.

Merde, que c'est dur d'être un salaud ! Surtout dans les petites choses. J'entends pas, je veux pas entendre ce qu'il y a dans sa voix. Je veux pas comprendre que rentrer ensemble à la maison, elle à mon bras, moi portant son cabas, serait pour elle un cadeau qui effacerait la fatigue. Je veux pas, je veux pas.¹

— Ben, tu vois, m'man, faut que je passe voir Fousse pour lui demander un énoncé de problème que j'ai oublié de recopier, alors...

— Va, mon grand, va. Et fais bien attention avec ta bécane, va pas te faire écraser par un de ces fous en auto,

Une bouffée de honte me monte aux joues. C'est trop facile à étrangler, quelqu'un qui tend le cou de bon cœur. C'est trop facile à étrangler, une mère.

J'embrasse sa sueur et ses mèches collées, elle me serre fort dans ses bras, elle dit :

— Va, mon grand chéri. A tout à l'heure. Dis à ton père, pour la soupe. Et puis :

— Oh, je t'ai tout mouillé !

— C'est rien, m'man.

Je me suis sauvé. Quatre à quatre.

*

Bernadac rend les devoirs de compo française. Il commence par les notes les plus basses, les gugusses dont les devoirs font marrer la classe, il lit des extraits, et puis il continue en remontant le palmarès, la meilleure note est pour la bonne bouche. La meilleure note, c'est moi. A tous les coups. Pas de surprise. Ah, cette fois, si, surprise. Il a annoncé l'avant-dernière note, c'est-à-dire le presque meilleur devoir mais pas tout à fait le meilleur, c'est Vaidis, là non plus, pas de surprise, ou c'est Vaidis ou c'est Alerme, aujourd'hui c'est Vaidis. Le dernier devoir, il l'a devant lui, il le tient à pleines mains, c'est un gros devoir, un vrai matelas. J'en reviens pas. J'ai pondu tout ça, moi ? Je me sentais plus, ma parole !

Bernadac tire une drôle de gueule. Triste, je dirais. Peinée. Et solennelle. La dame qui constate que le chat a encore fait caca sur le beau tapis. Je m'attends au pire. Je me recroqueville, mes bras meurent d'envie de se lever devant ma figure pour parer la baffe. Et puis je me dis que, merde, je l'ai écrite, cette rédac, je savais ce que je faisais, je savais ce qui arriverait, et bon, voilà, ça arrive, il va pas me faire un trou au cul, le père Dadac, le pire qui puisse m'arriver c'est le Conseil

de Discipline et la porte. Eh bien, s'ils me foutent dehors, je me ferai embaucher comme garçon maçon, j'ai pas la trouille, qu'est-ce qu'ils croient ?... Oui mais, et maman ? Foutu à la porte de l'école, c'est le déshonneur, c'est la honte devant les voisines ricanantes en dessous, c'est la fin du rêve de son François devenu un monsieur dans un bureau et la vengeance de tout... C'est pas simple, la vie, faudrait naître orphelin, comme dit Poil-de-Carotte, on l'a étudié cette année.

Bernadac estime que le douloureux réprobateur silence a assez duré. Il a produit son effet. Toute la classe se pousse du coude, chuchote et glisse vers moi des regards curieux. Ils ont tous eu leur note, alors celui qui reste ne peut être que moi. Bernadac se décide.

— J'ai là, devant moi, un devoir que je n'ai pas noté. Je n'ai pas cru avoir le droit de le faire, ni la compétence. En effet, ce devoir, tout en restant dans le cadre du sujet proposé, revêt un caractère polémique, je dirai même délibérément provocateur, qui ne permet pas d'en juger objectivement la forme, le style, sans tenir compte des opinions émises, si l'on peut toutefois qualifier d'opinions un tel condensé d'injures, de contre-vérités et de violence verbale.

Il me regarde. Lui, c'est un concentré de sévérité et de dégoût qu'il se met sur le masque. Pas un instant ses sourcils ne se défroncent. J'espère pour sa famille qu'il y arrivera avant de rentrer à la maison. En attendant, je ressens ce que ressent l'araignée qui voit la semelle de la godasse s'abattre sur elle.

— Jusqu'ici, dit Bernadac, les lâches avaient du moins honte d'être des lâches. Ils rampaient, rasaient les murs, se terraient, en tout cas se taisaient. **Ou** bien se déguisaient hypocritement en braves à tout crin. Eh bien, voici du nouveau : le lâche fier de l'être, le lâche se proclamant lâche, le lâche arrogant.

Il marque un temps, que la classe profite bien de la belle introduction. J'ose :

— Pas fier, m'sieur. Pas arrogant. Je décline toute référence à des notions telles que la fierté, la dignité, l'honneur, la honte...

J'ai la voix pas très sûre, mais j'ai réussi à dire ça. J'avais préparé la phrase dans ma tête, je savais qu'il mettrait la chose sur ce terrain-là : fierté contre honte, honneur contre infamie et tout ça.

Bernadac n'en revient pas. Il me le fait à l'ironie supérieure. C'est pas dur, quand on est sur l'estrade, du bon côté du cahier d'heures de colle.

— J'ai pu constater que vous savez manier les sophismes !

— Les quoi, m'sieur ?

— Les sophismes. Lisez Rabelais, mon ami. Bref, je n'ai pas l'intention de m'abaisser à discuter du bien-fondé des « idées » que vous défendez avec tant de véhémence. Je me contenterai de vous faire remarquer que vous insultez les anciens combattants, et ça, je ne peux pas le laisser passer.

La classe émet un « Oh... » incrédule et prolongé.

— Je fus moi-même un combattant du front, je me permets de vous le rappeler. Je me sens insulté par vous, monsieur Cavanna, avec tous mes camarades des tranchées, avec tous ceux qui sont morts pour que vous puissiez vivre, pour que vous soyez libre, pour que vous jouissiez du bonheur de vous instruire, monsieur Cavanna !

Il s'excite, il s'excite... C'est pas pour des prunes qu'il appuie sur ses « monsieur Cavanna ». Mine de rien, au cas où la classe aurait tendance à l'oublier, il n'est pas inutile de débusquer le métèque sous le blasphémateur.

— Je les ai pas insultés, m'sieur. J'ai écrit qu'ils étaient des victimes, qu'on leur

avait bourré le mou, que si on leur avait demandé leur avis...

— Vous avez écrit « pauvres cons », monsieur Cavanna. J'en demande bien pardon à vos camarades, je n'ai pas pour habitude d'employer de tels mots en classe, mais ils sont là, noir sur blanc.

La classe est un énorme cul de poule qui fait « Ho... ».

— L'avez-vous écrit, oui ou non ?

— **Oui**, mais...

— Vous l'avez écrit. **Ce** n'est pas par l'injure que l'on nourrit la polémique, monsieur Cavanna. L'injure est l'argument de ceux qui n'en ont pas.

— Moi, je trouve que ça aide bien, m'sieur.

— En ma qualité de professeur spécialement chargé de vous enseigner l'usage et les beautés de la langue française, vous me permettrez de ne pas partager ce point de vue. Passons... Quant au fond, vous méprisez les héros, vous rabaissez le courage à un simple réflexe « plus souvent nuisible qu'utile pour l'individu » (je vous cite), vous ramenez la Grande Guerre à une sordide empoignade de mercantis et le Traité de Versailles à je ne sais quelle tortueuse magouille visant essentiellement à préparer le prochain massacre. C'est bien cela ?

Je baisse le nez. A quoi bon... ? Ils sont juste comme tu prévois qu'ils seront. Décourageant. Je dis :

— Guynemer était le dieu de ma mère. Donc, le mien, autrefois. J'ai lu des tas de « Vie de Guynemer ». Eh bien, à travers ces récits tout dégoulinants d'adoration, j'ai compris que Guynemer était un tueur-né, un assassin. IL AIMAIT TUER. C'est une chance que la guerre lui ait donné l'occasion de le faire avec l'approbation générale, sinon...

— Il est des circonstances où ce qui serait dangereux devient salvateur, et même sublime.

— Je n'emploie pas de mots comme « sublime ». Dites « utile », c'est plus vrai. Et plus franc.

— Guynemer a fait son devoir, plus que son devoir, comme tant d'autres l'ont fait. Il est mort en plein ciel de gloire, et je ne vous permets pas...

— Ça y est ! « Ciel de gloire » ! « Champ d'honneur » ! Ouvrez le ban ! Quand il a été abattu, son adversaire vainqueur est venu survoler sa tombe et faire un petit salut avec ses ailes, ou balancer une couronne, je me rappelle plus bien, enfin, une connerie symbolique de ce genre... On appelle ça « un geste chevaleresque »... La « grande chevalerie du ciel »... Et les bons cons ont la larme à l'œil...

— Vous êtes... Non, je ne vous dirai pas ce que je pense de vous.

— Guynemer était un voyou et Jeanne d'Arc une cinglée !

C'est que je m'énerve aussi, moi. La classe fait « Hou, hou... », un chahut s'amorce. Desmeules me file des coups de coude : « Ta gueule, merde, tu vas te faire virer ! »

Bernadac cogne de sa règle sur le bureau. Ça se calme.

— Quoi qu'il en soit, je ne noterai pas ce devoir. Je le transmets à Monsieur le Directeur, qui décidera des sanctions à prendre.

*

Dans le bureau du dirlo. Bras-de-Fer, raide comme son bras. Il est assis, je suis debout. Ses yeux aussi sont de fer.

— Huhmm... Ceci explique bien des choses, mon ami... Votre comportement depuis quelques mois. Votre visible désintérêt, je dirai même votre ostensible mépris pour les matières enseignées ici. Vous êtes sur la mauvaise pente. Si les études vous pèsent, que ne nous quittez-vous pour entrer dans la vie active ? Je vous rappelle toutefois que vous bénéficiiez d'une bourse d'études et que, au vu de vos résultats au concours et des dispositions que vous manifestiez alors, nous avions fondé sur vous des espoirs que vous avez bien déçus... Peut-être une brillante carrière vous attend-elle dans la politique, dans un de ces partis extrêmes dont le programme consiste à détruire la société ? En tout cas, je vous préviens, vous ne serez pas admis à vous présenter à l'école à la rentrée prochaine. C'est tout ce que j'avais à vous dire.

Ça signifie qu'il faut que je réussisse mon Brevet du premier coup et que je ne pourrais pas préparer le concours de Normale, si des fois j'en avais envie. Ça tombe bien, j'en ai pas envie.

*

Oui, mais le dirlo envoie une lettre à la maison, priant mon père de passer le voir. Par la poste, il l'envoie. D'habitude, on confie la lettre à l'élève. Il se méfie, la vieille vache ! Naturellement, c'est maman qui ouvre la lettre, bien obligée. Elle demande une heure à sa patronne, et nous voilà dans le bureau de Bras-de-Fer, moi debout, elle assise du bout d'une fesse, écrasée de respect, se demandant ce que peut bien lui vouloir Monsieur le Directeur, sur ce point c'est pas moi qui l'aurais affranchie !

Le dirlo commence par s'étonner que mon père n'ait pas daigné. N'a vraiment pas pu se rendre libre ? L'avenir de son fils ? Enfin, enfin... Maman doit expliquer qu'il est étranger, ne parle pas bien le français, tout ça, tout ça... Ah, ah... Je vois. Il voit; je suis EN PLUS un pas-tout-à-fait Français. Même pas la reconnaissance du ventre... Il n'insiste pas, du tact jusqu'au bout des ongles. Eh bien, votre fils, madame... Des facilités que je suis le premier à reconnaître... Les dons ne sont rien sans le travail... (Ça, ils n'admettent pas : que les « dons » du ciel aillent à des têtes brûlées, jamais aux petits gars bien convenables. On leur donne des dons, confiture aux cochons !)... Fantaisiste... Responsabilité-Sens du devoir... Il est des choses sacrées, madame... Je ne sais quel ferment d'anarchie... Mauvaises lectures... Fréquentations... Ceux qui sont tombés pour que plus jamais ça... Le ton monte, le bras de fer s'abat sur le bureau. Maman, pétrifiée.

De tout ce discours elle ne retiendra qu'un mot, maman, un mot terrible : anarchie. Pour elle, c'est l'horreur et l'abomination. Les anarchistes, elle a connu. La bande à Bonnot, Ravachol, les bombes dans tous les coins, c'est son jeune temps, les journaux en étaient pleins. J'ai pas fini de l'entendre !

— Alors t'es rien qu'une graine d'anarchisse, un fouteux de feu, un Ravachol ? C'est pour ça qu'on s'est usé les sangs à te donner de l'instruction, avec ton père ? Pour arriver à ça ? C'est pourtant pas les exemples que t'as à la maison ! Oh, mais, je me doutais bien que quelque chose tournait pas rond, depuis quelque temps...

Et ça continue...

Une fois de plus, je lui ai fait de la peine. C'est tout ce que je sais faire : de la

peine. Que je m'y prenne comme je veux. Je hais le dirlo et tous ces vieux cons. Ils ne voient pas la différence, ces bourgeois. Maman n'est pas une « mère d'élève », une dadame pour qui la scolarité de son gosse n'est qu'un problème parmi ses problèmes. Ils ne voient pas, ils ne peuvent pas voir qu'ils lui écrasent le rêve, à la petite Margrite gardeuse de cochons. Que si elle ne croit plus en son gars, elle est foutue. Elle n'a que ça, elle : moi. Elle a besoin de croire qu'au

bout de toutes ces lessives et ces pailles de fer il y a ma réussite. L'idée qu'elle se fait de la réussite. Qu'elle puisse voir au loin pour moi un avenir radieux de receveur des Postes ou de sous-chef de bureau la paierait de tout.

Moi, ce que je veux devenir, j'en sais rien. Rien du tout. Mes idées « anarchistes », jamais j'en parle à la maison, pour ne pas faire de peine, justement. Mais j'ai raison. C'est la raison qu'ils m'ont eux-mêmes mise dans la cervelle qui me démontre que j'ai raison, aussi vrai, aussi clair que le théorème de Pythagore. Pas de ma faute si eux ont la trouille d'aller jusqu'au bout de leur raison.

François CAVANNA .

« L'œil du lapin »

Pierre Belfond

1987.